



**La femme qui tenait un
homme en laisse**

théâtre – monologue

Yves Robert

La femme qui tenait un homme en laisse

théâtre – monologue

Yves Robert

*ce texte est disponible sous forme de livre aux éditions des
Petites Lessiveries*

www.legrandgazometre.ch

IMPORTANT

TOUTE UTILISATION PRIVÉE OU PUBLIQUE DE CE TEXTE DOIT ÊTRE
AUTORISÉE PAR :

CARGO15
RUE DU MANÈGE 19
2300 LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.CARGO15.CH

—
CE TEXTE EST DÉPOSÉ AUPRÈS DE LA

SOCIÉTÉ SUISSE DES AUTEURS

cette pièce de théâtre est à disposition gratuitement pour consultation

il est toutefois possible de soutenir les publications théâtre de Cargo15 par un don avec le bulletin de versement ci-dessous

CCP : **01-026396-9**
N° de référence : **13 62143 60000 00000 10000 10087**
Mention : **PEDPUB**

Banque Raiffeisen Mont.
N'teloise
2400 Le Locle

Association Cargo15
Rue du Manège 19
2300 La Chaux-de-Fonds

01-026396-9

Banque Raiffeisen Mont.
N'teloise
2400 Le Locle

Association Cargo15
Rue du Manège 19
2300 La Chaux-de-Fonds

01-026396-9

13 62143 60000 00000 10000 10087

136214360000000001000010087

042>136214360000000001000010087+ 010263969>

PROLOGUE

Une comédienne se tient devant une table, sur celle-ci, une pile de feuilles dactylographiées. Elle retourne la première feuille et la lit avec de légères hésitations.

LA COMÉDIENNE

C'est une fiction...

Je ne connais pas la vraie vie de Lyndie England.

La comédienne s'éloigne de la table, regarde par une fenêtre réelle ou imaginaire. Un regard perdu comme avant un examen, un enterrement ou une de ces choses de la vie, un de ces passages obligés ou l'on pense que l'on serait mieux, bien mieux, dans son lit, dans le creux d'une forêt ou dans la douceur d'un bain oriental.

Elle retourne à la table, s'assied et reprend la lecture avec une voix plus ferme.

C'est une fiction, je ne connais pas la vraie vie de Lyndie England.

C'est une fiction comme les images de CNN ne sont restées que de la fiction, la vision fantomatique et verdâtre d'une guerre.

Elle s'arrête, regarde longuement le public et enfin reprend.

Peut-être, on pourrait ouvrir une fenêtre ?

Mon avocat voulait parler à ma place...

Il pensait que je n'aurais pas les mots...

Mais c'est moi.

Il a voulu me dissuader, il m'a rappelé que je n'ai pas fait d'études...

Pour peu je me serais crue bête.

Mais c'est ma vie !

Ce n'est pas la sienne.

Alors je vous prive d'une plaidoirie, je vous prive d'un professionnel et vous devrez m'écouter, c'est ma vie après tout.

Je suis désolée, je ne voudrais pas vous déplaire.

Je ne voudrais pas vous monter contre moi sur une mauvaise impression parce que je ne saurais pas parler.

Mon avocat, il a les mots. Ça lui vient comme ça.

Comme si c'était des formules bien apprises et qu'il lui suffisait de les laisser tomber par terre, comme ça, et que tout le monde écoute et regarde ces mots par terre comme pour les ramasser.

Comme pour rendre service et les lui redonner.

Moi, je ne sais pas...

Mais c'est ma vie.

Ce que je sais faire, le procureur vous l'a dit : c'est tenir un homme en laisse.

Et faire la maligne sur une photo.

Avec un homme nu et une laisse.

Vous l'avez tous vu cette photo.

Elle est vraie.

C'est moi !

C'est moi qui ri sur la photo.

Et ce que vous ne savez pas, parce qu'on ne vous l'a pas dit.

Parce que le gars, il avait un sac sur la figure, ça se voit pas et on vous l'a pas dit, le gars, il pleurait et son petit sexe, il était tout petit comme quand les hommes ont peur, tout rétracté et c'est de ça que je rigolais.

De son sexe tout rétracté.

Mon avocat va être furieux, je ne devais pas vous le dire.

Mais si je ne vous le dis pas, alors vous ne le saurez pas.

C'est ma vie, vous devez savoir. Vous allez me juger, c'est votre boulot, alors vous devez savoir. Je dois tout vous dire et pas seulement ce qui s'est passé les jours de la photo. Mais bien avant aussi.

Alors je vais vous raconter d'où je viens, ce pays qui est le nôtre, ces gens qui sont nos voisins, nos parents, nos amis et nos pasteurs.

Alors après, vous pourrez dire ce que vous voulez de moi, ce que vous voulez pour ma pénitence.

Souvenez-vous avec moi.

Souvenez-vous, il y a longtemps, je n'étais pas encore née, ni vous non plus.

Mais souvenez-vous, car ce qui s'est passé là est le début.

C'est une petite ville posée sur une plaine, c'est en Oklahoma, c'est une petite ville entourée par l'anse d'une rivière. Au début, il n'y avait rien que des herbes couchées par le vent et des nuages filant au ras des collines. Et puis un jour il y a un autre nuage, de la poussière, la colonne des chariots. Vous n'étiez pas encore né, moi non plus.

Alors, il y a eu une ville, dans l'anse d'une rivière.

Je viens de là.

Bien sûr, je n'y étais pas, ni même mes aïeux ou quelqu'un de proche, de ma famille. Nous étions encore en Europe comme la plupart d'entre nous. Nous sommes venus plus tard avec le début du nouveau siècle quand la petite ville avait déjà fait sa place et que les Indiens étaient déjà parqués plus loin dans les montagnes.

Mon arrière-grand-père, il est sorti d'un bateau d'émigrants sur la côte Est et un type lui dit que pour le boulot, il fallait aller en Oklahoma. C'est comme ça que ma famille s'est installée en Oklahoma parce qu'un type a dit qu'il y avait du boulot.

Pour mon arrière-grand-mère, ça c'est passé comme ça, elle venait de Grèce. C'est tout ce qu'on sait d'elle, elle venait de Grèce et un jour, elle est arrivée à la ville, et c'est comme si, tout ce qui avait existé avant, c'était effacé.

Elle a épousé mon arrière-grand-père parce qu'il avait du boulot. C'est tout. Ils étaient pas très regardants. Ils se sont mariés parce qu'il avait du boulot et qu'il avait envie d'une femme et qu'elle pensait qu'avec un type qui avait du boulot, elle n'aurait pas faim.

On pense ce qu'on veut, mais ils avaient d'autres soucis.

Je suis pas sûre qu'ils se soient aimés, mais au moins elle a cru qu'elle n'aurait pas faim.

On pense qu'elle vient de Grèce parce qu'elle disait toujours à grand-mère que quand elle serait morte, il faudrait lui mettre une pièce d'or dans la bouche pour payer un passeur.

Un vieux avec une barque qui vous fait passer un fleuve vers le pays des morts.

C'est une histoire de Grèce, alors on pense qu'elle venait de Grèce, mais comme tout s'est effacé, alors on en est pas très sûr.

Il y avait du boulot parce qu'un type doué avait inventé un procédé pour le caoutchouc et qu'il avait construit une manufacture. Il y avait du boulot grâce à Monsieur Ford qui faisait des voitures pour tout le monde et qu'il avait besoin de pneus, de beaucoup de pneus.

Alors c'est depuis là que ma famille a eu un avenir.

On a une photographie sur la télévision où on voit l'arrière-grand-père en costume, qui pose devant l'usine avec d'autres gars. Il est pas beau et je comprends que la vieille, elle, elle l'a épousée juste pour bouffer. Il est laid, ça vous ferait rigoler.

Puis elle... Elle aurait épousé qui d'autre ?

Il faut dire que c'était pas drôle pour les femmes, pour les femmes seules, je veux dire. Elles servaient à tout le monde et chopaient des maladies. C'étaient pas des princesses, alors quand elles trouvaient un gars, même laid, elles le gardaient comme on cache ses économies sous le duvet. Un gars, ça se gardait, surtout s'il avait du boulot.

On a une autre photographie, mais, celle-là elle est pas sur la télé. Elle est dans un tiroir, tout au fond, sous le linge.

C'est une photo qu'on montre pas.

C'est une photo comme je sais qu'il y en a des dizaines et pas qu'en Oklahoma. C'est une photo où on voit l'arrière-grand-père, il est marqué avec une croix. C'est inutile, il est tellement laid qu'on le reconnaît tout de suite, mais ils ont mis une croix au crayon pour bien montrer qu'il était là, sur la photo, ce jour-là.

C'est une photo où on voit des gars qui posent devant un noir. Ils rigolent tous. Sauf le noir, qui a le sexe dressé. Et les gars, ils rigolent de ce sexe comme on rigole d'un boeuf au champ de foire, quand on sort entre filles pour faire les folles. Ils rigolent du noir qui est attaché, pendu, lynché.

Il a une pancarte au cou : « nègre » ; et en dessous, « violeur de blanche ».

Les yeux sont retournés, c'est deux trous blancs.

Il n'aura pas de pièce d'or dans la bouche.

Si ça se trouve, il erre encore par ici, avec les fantômes.

Vous voyez, on a toujours eu des histoires avec les photos dans la famille.

Le temps, il file entre les doigts et ils ont eu des enfants à remplir une maison sur une petite rue. Une maison avec son jardin devant, et le banc à balançoire sur la terrasse.

Quand on a du boulot, on a une maison, et nous on vit encore dans la maison des arrière-grands-parents. C'est comme le nid des oiseaux migrateurs, on se débrouille toujours pour revenir y nicher et c'est là que je veux mettre mes enfants à moi, je veux les ranger chacun dans une des chambres de l'étage, en gardant les plus petits près de moi, au cas où.

Au cas où.

La maladie et les accidents !

C'est un peu ridicule, mais j'ai déjà des peurs de mère.

Au cas où si par malheur, comme eux, je devrais voir le cercueil blanc descendre dans la terre, s'enfourner avec les cantiques et les prières du pasteur.

Voir rouler la terre sur le bois et rebondir, avant d'enfermer dans la nuit le corps meurtri de mon enfant trop malade, trop malade...

Comme ils ont dû pleurer ce jour-là, sur l'enfant envolé, et maudire l'impuissance du médecin. Ils ont dû maudire la terre entière et le monde leur a rendu la malédiction au centuple.

L'enfant était le premier mort de la grippe espagnole dans cette ville et vite, très vite, les amis se sont éloignés, les voisins se sont méfiés, et à l'usine, l'arrière-grand-père se déplaçait dans une bulle de vide.

Vous savez, ne plus être touché par les autres, cela provoque une douleur lancinante, une oppression, un étouffement.

À la prison, on le savait bien, on commençait toujours par ça, l'isolement.

C'est plus efficace que la peur ou les coups.

L'arrière, il a fait le poing dans sa poche et il est devenu méchant ; sournoisement méchant.

Et chaque nouvelle coche dans la colonne des décès, une feuille affichée à la Maison de Ville, le mettait secrètement en joie. Il se sentait vengé, il voyait l'hécatombe s'abattre sur les autres, l'épidémie frappait les collègues, et il racontait tout à sa femme.

Ça le soulageait.

Les visages marqués de pleurs, labourés de larmes.

Il racontait tout sans rien oublier.

Ces visages, je les ai vus de nombreuses fois dans la prison, tordus de terreur, implorants et lamentables. On les décrochait de nos genoux et on les lançait dans les cachots.

Quelle merde... Mon avocat va me tuer, mais je dois tout vous dire si vous voulez comprendre.

Ouais, on les lançait dans les cachots, sans ménagement, comme on décolle une méduse prise au filet avant de la rejeter à l'eau.

C'étaient des méduses.

C'était plus des hommes.

Après, le temps passe et revient le calme et le travail dans la manufacture.

Après le temps, il y a le deuil de l'enfant mort qui est fait.

Pas complètement, mais qui est fait suffisamment pour laisser la place aux autres enfants. Ceux qui remplissent enfin la maison.

Et puis, il y a le travail et ses nouvelles méthodes, une chaîne avec des moteurs électriques, les bains de chauffe et l'odeur du caoutchouc.

Ça fait des journées de douze heures !

Et quand il revient l'arrière, il faut trouver le temps de faire des réparations à la maison qui se dégingue, d'aider la mère qui a des enfants partout, dans ses jupes et au milieu du chemin, des petits bouts qui traînent.

Alors il faut jouer avec, leur essuyer le nez, enlever la morve.

Et ils trouvent encore le temps d'en faire d'autres avec la mère.

Je me demande où ils trouvaient le temps ?

Et pis les gamins, mélangés comme ça, ils étaient moins laids que l'arrière.

L'air de la Grèce, ça faisait du bien aux visages. L'arrière-grand-mère, elle avait amené avec elle un peu de la beauté de ce pays-là.

Même qu'ils ont oublié que l'arrière, il était laid.

Peut-être que quand on se met à aimer, les choses deviennent plus belles.

J'aimais pas les mosquées, avec ces minarets comme des vieilles fusées.

On appelait ça : Les Scud de prières.

Sûr que ça pouvait pas marcher pour les prières, c'était comme les Scud, ça pouvait pas marcher.

Pis on en a vu une, comment dire, une, comme le dessin de la Tour de Babel, avec une rampe en spirale qui tourne autour d'une flèche et monte vers le ciel.

Comme le dessin !

Vous l'avez vu le dessin ?

LA TOUR DE BABEL !

Là, c'était beau, des briques couleur sable, un escargot de mer allongé qui veut parler à Dieu.

Alors là, c'était beau.

Après, on a plus appelé ça des Scud.

Je ne sais pas si je l'ai trouvée belle parce que je l'ai aimée ou si je l'ai aimée parce qu'elle était vraiment belle, cette mosquée. C'est des choses, je ne sais pas les expliquer.

C'est comme ça...

Puis après, il y a eu vingt-neuf, la crise.

C'est à cause de ça qu'il est devenu vigile, à garder les autres.

Il avait pas le choix, c'était les rouges ou ça.

C'est la faute du crack de vingt-neuf !

Pis, il y avait les enfants, la maison qui se dégingue toujours. Tout ça c'est de l'argent et y pousse pas dans les champs. Alors il est devenu vigile à l'usine de caoutchouc, à la barrière, pour le tri de ceux qui peuvent travailler et de ceux qui doivent repartir le ventre vide. Il est devenu vigile à cause de sa gueule à faire peur, pour une fois que ça lui a servi.

Des fois, il fallait taper, faire de la place, pour laisser entrer ceux qui avaient droit au travail, repousser les autres, les maigres qu'avaient choisi le mauvais camp.

Pour les enfants, il avait taillé des jouets en bois, pour chaque Noël, il avait taillé des jouets et on en a encore un ou deux dans la maison.

Ils l'ont retrouvé raide mort, l'arrière-grand-père, sur la balançoire de la terrasse.

Raide mort, mais avec le sourire aux lèvres.

L'arrière-grand-mère, elle a pleuré, elle a hurlé comme en Grèce, elle s'est arraché les vêtements. On verrait plus ça maintenant en Amérique.

Je l'ai vu en Irak.

L'arrière-grand-mère, ce qu'elle a dû crier de désespoir et quand grand-mère nous racontait ça... Ça nous faisait rire, pas devant elle bien sûr, mais après, avec mes sœurs, dans la cour, ça nous faisait bien rire.

En Irak, la première fois, la femme en noir, elle se roulait par terre, avec des petits cris, comme des jappements de chiots.

J'ai voulu rire, je pensais à notre histoire de famille, mais c'est des cris ça !

Ça vous vrille le cœur.

1941, LE 7 DÉCEMBRE

L'arrière-grand-mère, elle, elle a tenu jusqu'au 7 décembre de 1941. Ils écoutaient tous dans le salon, Roosevelt à la radio, qui parlait d'infamie et des Japonais et ils se sont rendu compte au bout d'un moment, comme tout le monde avait l'air bouleversé, que la vieille, elle, elle n'écoutait plus. Elle n'écoutait même tellement plus qu'elle était déjà ailleurs. L'arrière-grand-mère, dans la famille, on dit en rigolant que c'est la première victime des Japonais, à être morte sur le territoire.

Les hommes, ils ont tous pris leurs responsabilités. C'est pour ça que grand-mère a hérité de la maison. Tous ses frères sont partis dans le Pacifique ou en Europe. C'est devenu une ville sans hommes, une ville avec des petits jardins vides, et des lits avec des femmes seules qui se laissaient faire par les types de passage. Alors grand-mère, elle a attrapé un gars des chemins de fer, un gars qui resterait parce qu'il avait un boulot et que ce boulot était important pour l'armée, parce que les trains, ils devaient circuler dans tout le pays avec des pièces de chars, des moteurs d'avions, des caisses de munitions, tout un fourbi qui partait en Europe ou dans le Pacifique.

Pas un frère n'est revenu, alors là, elle a vraiment hérité de la maison. Quand ça c'est fini en quarante-cinq, pas un frère n'est revenu et son mari, le gars des chemins de fer, s'est mis dans la garde nationale.

Pour faire bonne figure.

Le jour avant de s'engager dans la garde, il avait été au cinéma, il avait vu une actualité sur la libération des camps en Allemagne. Ça l'avait frappé.

Vous avez vu ce qu'ils leur ont fait aux Juifs ?

Qu'il disait toujours.

Vous avez vu ces camps ?

C'étaient des monstres !

Alors, il s'est engagé dans la garde nationale, grand-père, il n'a pas hésité.

Et il a dit que la prochaine, il la ferait tout de suite, qu'il n'attendrait pas !

N'empêche, celle de Corée, il la pas faite non plus.

Faut dire qu'il y avait aussi des problèmes auxquels on s'attendait pas. Des problèmes pour la garde nationale et même que plus tard, dans les années soixante, c'est devenu encore plus grave. Les noirs se sentaient de plus en plus à l'étroit comme si on leur avait donné un costume mal taillé, trop serré aux épaules et qu'il leur fallait faire jouer les muscles pour se faire de la place. Les noirs ont commencé à descendre dans les rues, à marcher et à protester. A vouloir les mêmes écoles que les blancs et prendre le travail des contremaîtres.

Tout ça, tous ces problèmes, c'est devenu du travail pour la garde nationale.

Ça a été des années difficiles où ils se sont posé plein de questions. C'est dans ces années qu'ils ont caché la photo dans le tiroir sous le linge.

Grand-père, il disait qu'il avait appris à faire avec.

Il n'a pas été content quand Kennedy a été élu, il savait que ça serait plus comme avant. C'est à ce moment qu'il a quitté les chemins de fers et il a ouvert une armurerie, sur la grande rue.

Une armurerie avec aussi des équipements pour le camping.

Ça été des années heureuses, je crois.

Tellement heureuses, que c'est là, sur le tard, alors que cela semblait plus possible, qu'ils ont eu Papa.

C'est drôle, je dis papa, mais c'était pas papa, c'était un truc tout rose. On dit pas papa pour un bébé qui vient de sortir et qui s'accroche aux seins, mais malgré tout, c'était déjà mon papa.

Quand il a fallu renoncer au Viêt Nam, Grand-père y disait que c'était le premier domino qui était tombé. Que ça a fait un bruit du tonnerre. Que les gamins avaient beau se remplir la tête avec les cheveux longs, ça a fait un bruit du tonnerre et qu'il fallait se tenir prêt, que nos libertés, elles allaient avoir un drôle de goût.

C'est vrai à la fin, le monde avait changé, le danger était plus proche, plus immédiat.

Puis d'un autre côté, son armurerie n'a jamais autant rapporté. Même qu'ils se sont payés des vacances à Washington, puis dans d'autres villes. Il voulait montrer à sa famille les lieux importants du pays. Les quatre têtes des présidents taillés dans le rocher, le Capitole et la statue de Lincoln.

En quatre-vingt-quatre, ils ont visité le mur noir des héros du Viêt Nam où on laisse courir son doigt sur le marbre pour lire, comme en braille, la liste de ceux tombés au champ d'honneur.

Moi aussi, plus tard, je l'ai parcouru ce mur.

J'en ai ramené la main froide.

Papa, il a choisi l'armée. Il n'a pas attendu que les sergents recruteurs viennent dans la cour de l'école.

Il a pas attendu. Il a écrit directement pour s'inscrire chez les Rangers. Alors on l'a pris et il a fait carrière dans l'armée.

C'était pas brillant à cette époque. Carter il avait tout laissé aller.

L'Iran.

Le Nicaragua.

Les Soviétiques étaient plus forts que jamais.

C'est vrai qu'il priait beaucoup, mais ça sert à quoi de prier, si Dieu n'est pas de notre côté. Carter, il priait Dieu, mais le Dieu des faibles.

On a eu trop de revers sous Carter et papa, ça le rendait furax.

Les Rangers n'aiment pas baisser leur culotte.

Alors avec son unité, ils ont fait une noce du tonnerre quand ça été Reagan.

Ronald Wilson Reagan.

Le quarantième président des États-Unis. Et les choses ont commencé à changer. On laissait plus personne se moquer de nous. Il y avait un slogan : L'Amérique est de retour.

Et papa et les Rangers ont été de retour à la Grenade, à Panama, au Nicaragua, au Salvador et même en Afghanistan, en secret, et ils ont montré que c'était pas juste un slogan, le retour de l'Amérique.

Il y avait de quoi être fier.

On l'a oublié trop vite.

Mais sans Reagan, tout ça, ça aurait pas eu lieu !

Et il y aurait encore l'URSS et ses goulags.

Papa, il a vécu ces années-là sur le terrain.

Il a épousé maman.

Grand-père est mort alors il est revenu avec sa femme pour tenir l'armurerie. Il est revenu avec son uniforme, bien plié et il l'a mis dans le tiroir avec le linge et la vieille photo.

C'en était fini de ses années militaires, les siennes, maintenant il resterait en ville et il militait avec les Républicains.

Puis, ça a été l'année de la grande délocalisation. Ça revenait moins cher de faire faire les pneus au Mexique. Ça a été la fin du caoutchouc dans notre ville. Ça été la fin de beaucoup de choses, mais papa, il a tenu bon et leur disait sa façon de penser à ceux qui quittaient les Républicains. Ceux qui croyaient pas au libéralisme. Il leur disait que c'est les leçons, qui font l'homme, et que la ville redeviendrait une grande ville avec des belles parades et tout le toutim.

Il y croyait, vraiment.

Il avait raison d'y croire, la foi, ça ne s'explique pas.

Et l'armurerie se portait bien. Toutes ses maisons vides, les rues désertes et les noirs désœuvrés avec leurs vieilles bagnoles, tout ça, ça faisait vendre des armes.

On ne sait jamais ; il faut pas plaisanter avec la sécurité.

Ils m'ont fait durant les années Reagan, mais là je ne me souviens plus très bien.

C'est ridicule ce que je dis là, quand je dis que je me souviens plus très bien. C'est pas quand ils m'ont fait, mais c'est des années Reagan dont je me souviens plus très bien.

C'est des lambeaux qui reviennent de mon enfance, peut-être des souvenirs à peine marqués dans ma tête.

Les immenses parties de cache-cache dans les maisons en ruine, les rues désertes et les voitures vides, ça je m'en souviens.

Plus tard, je me rappelle encore des parades de la première guerre du Golfe quand il y a eu le retour des vétérans. On nous a mis devant, les Twirling girls, avec des petites jupettes jaunes. On lançait nos bâtons très haut, on avait des grands sourires et derrière nous, les gars, qui marchaient au pas, sans vraiment de discipline parce qu'ils étaient contents d'être de retour, parce qu'ils étaient fiers, parce qu'ils avaient gagné.

Papa au bord du parcours qui avait mis son uniforme de parade et qui saluait bien droit, la main à l'équerre et encore tous ces gens qui lançaient des papiers depuis l'Hôtel de Ville, les pompiers qui faisaient sonner les cornes des camions.

Ça a été une sacrée fête quand les gars sont revenus et qu'on avait mis la pâtée à Saddam.

Une première fois qu'on y a déjà mis la pâtée.

Ça été un sacré feu d'artifice, des couleurs jusqu'aux étoiles. On l'a regardé depuis la terrasse de la maison. Papa avait fait du punch, il m'a laissé boire et on a été tous pompettes.

On a fait comme les Arabes, on a tiré des coups de feu en l'air et personne ne nous a rien dit.

Finalement la guerre c'était pas si mal, voilà ce qu'on a pensé. On a regardé Schwarzkopf à la télé, il marchait devant tous ses gars, les siens.

Ils avaient fait du bon boulot avec Powell et Bush.

Sûr qu'ils avaient fait du bon boulot.

Quelle merde, je comprends pas pourquoi ils ont perdu les élections, je comprends pas pourquoi on a eu droit à Clinton.

C'est sous Clinton, à Mogadiscio, en Somalie, que le faucon noir est tombé.

Tout un hélicoptère plein de gars.

C'est sous Clinton que l'on a recommencé à perdre.

C'est sous Clinton que la ville a continué de se vider. Il voulait s'occuper de la Bosnie, de ses stagiaires et il s'occupait pas du pays.

Voilà, on n'était plus fier d'être américain et ça faisait crever papa.

Moi, j'y voyais rien. Moi je jouais dans les maisons vides et je priais à l'église pour le service du dimanche. Moi, je me voyais déjà chez les Rangers. On s'entraînait au tir, le tir du dimanche.

J'avais des petits copains, mais c'était pas bien grave.

J'avais pas les notes qu'il fallait à l'école.

À dire vrai, j'étais derrière. Je ne suis pas bête !

Je suis lente. Je comprends tout lentement. Il m'aurait fallu du temps et puis j'aurais pu aller dans les Rangers.

Mais sous Clinton, c'était le pont pour le vingt et unième siècle. Les autres, ils avaient des ordinateurs dans la tête. Moi c'était une de ces vieilles machines à manivelles qu'on tourne et qui sortent un ticket mal imprimé.

Alors, on a tous voté Bush.

C'est pas vrai qu'il a triché.

On a tous voté Bush, avec l'aide de Dieu.

Il y a un jour dans la vie des hommes.

De tous les hommes.

Pas seulement des Américains.

Il y a un jour où tout le monde se souvient ; où il était, ce qu'il faisait, à quoi il pensait.

Moi, je me balançais sur la terrasse. Je ne faisais rien d'autre que de me balancer sur la terrasse. J'étais avec des jeans trop serrés et des trous aux genoux, sur la balançoire, en avant et en arrière, un peu étourdie, avec des idées dans la tête et de la chaleur au ventre. J'étais bien et je comptais sur l'aide de papa pour trouver un job. Je pensais à cette glace à la pistache qui était dans le frigidaire. J'en avais déjà le goût à la bouche. J'avais presque mal au ventre à me balancer et je mettais mes bras en l'air, accrochés, tendus sur les chaînes de la balançoire pour dresser mes seins.

Papa ; au bout de la rue ; en courant.

Là, j'ai su que quelque chose s'était passé.

Il pleurait, c'était pas le Niagara, non. Il pleurait et de loin il a crié d'allumer la télé.

Vous avez vu comme elles sont tombées ; lentement.

On n'a vu personne tomber.

On n'a pas montré comment ils ont sauté dans le vide pour ne pas brûler vif.

Mais, c'est comme si on les avait tous vus.

Alors on a eu la rage, de celle qui vient du ventre et on le ferait payer tout ça !

On a tout de suite parlé de l'Afghanistan, ou de l'Irak ; je ne sais plus.

Papa a cru que je me suis engagée pour lui faire plaisir.

Non, je me suis engagée pour moi.

Par rage.

Par curiosité.

C'est toujours un boulot et un boulot c'était bon à prendre.

Voilà comment je me suis retrouvée en Irak.

J'avais dix-neuf ans. On a embarqué dans un transport de troupes, dans le ventre d'un avion. J'avais dix-neuf ans et on sortait de l'entraînement, trois mois dans le désert du Nevada.

On s'est posé en Europe, en Allemagne je crois, puis en Arabie, on s'est posé en Arabie, c'est ça.

C'est là, en Arabie que les instructeurs nous ont appris à garder les gars. Ils nous ont appris à mettre les attaches électriques avec les mains dans le dos. Le sac en plastique sur la tête, avec juste ce petit coup régulier, une tape sur le crâne, ça tire le sac en arrière et ça laisse passer l'air. Il faut laisser passer l'air de temps en temps sinon, le gars risque d'étouffer et nous ce que l'on cherche, c'est juste le mettre dans un malaise, dans un état où il parlera. Alors, il faudra juste le pousser. Un coup dans les parties, les attaches qu'on sert un peu plus pour lui couper la circulation ou le sac que l'on aère de moins en moins. Alors le gars, il commence à avoir vraiment peur et c'est là qu'il craque.

J'ai appris tout ça en Arabie. Il fallait des cobayes. On avait encore personne en Arabie. Alors, tous, à tour de rôle, on a joué le prisonnier et ça nous a fait un truc étrange, comme un plaisir un peu interdit, parce que pour nous, on savait que ça s'arrêterait.

Un jour, le bruit des avions est devenu terrible, un bourdonnement continu.

Ils s'arrêtaient pas. À peine revenus, ils repartaient.

On nous a dit de faire nos sacs, et là, on a su que ça y était.

On s'est retrouvé dans une colonne de chars, de Humvees, de transports de munition, des camions-citernes avec de l'eau, des chenillés qui tiraient des pièces d'artillerie et par-dessus tout ça, un ballet d'hélicoptères pour nous garder, nous protéger. On disait en rigolant que c'était nos pasteurs, nos bons bergers.

J'avais un peu peur parce que ça y était.

Si un soldat vous raconte qu'il n'a pas peur, c'est pas vrai, c'est pas vrai. J'avais un peu peur et je me sentais excitée. On l'était tous, excités.

Par-dessus le bruit des moteurs, on entendait le roulement du bombardement et ça nous rassurait. On se disait que chaque coup au but, cela en ferait toujours quelques-uns de moins pour nous barrer le passage. Puis tout a patiné, comme dans la mélasse ; la colonne s'est disloquée, il y a eu une alerte au gaz et on s'est retrouvés couchés dans le sable avec notre équipement chimique, à crever de chaud, et, on a eu notre premier mort : une insolation.

Sur notre droite, il y a eu des tirs, alors on a vu des chars Abram se mettre en position et ouvrir le feu.

Baow ! Baow !

Le sol vibrait à chaque départ. Ils ont vite arrêté, ils avaient tiré sur nos gars, en avant, et il y avait des morts.

On appelle ça des tirs amis, mais ça n'a rien d'amis, ça vous disloque, ça vous démembre comme si c'était un tir ennemi.

La colonne s'est mise en mouvement, et on a traversé un village, ou plutôt ce qu'il en restait. Des murs noircis, et par-ci par-là, des corps carbonisés.

Il n'y avait que des corps carbonisés.

Pas un gars qui aurait été tué avec une balle.

Que de ces trucs recroquevillés dans des positions bizarres, comme des insectes après un bon coup de fly-tox. Il y avait aussi des soldats anglais. Ils avaient l'air de reprendre leur souffle, les armes à la main et ils nous ont regardés avec mépris. C'était eux qu'avaient ramassés les tirs amis ; peut-être ? On l'a jamais su.

On a roulé une nuit encore, puis un jour, et on s'est retrouvé devant un fleuve, un fleuve large. On a vu passer devant nos yeux des corps noirs et gonflés. Ils étaient tellement ballonnés que l'on a jamais su si c'était des vaches ou des hommes. On avait atteint l'Euphrate.

C'est le lendemain que notre groupe est devenu la section des vaporisés.

LES VAPORISÉS

C'est un drôle de nom qui nous a été affublé, la section des vaporisés.

En fait, c'était un boulot peinard. On était exactement entre la tête, qui fonçait droit devant elle, mettant les troupes de Saddam en fuite, et ceux qui nous suivaient pour occuper le pays et s'occuper de tous les problèmes de merde. Nous, on était au milieu et on s'occupait des vaporisés.

Les vaporisés, c'est simple. C'est les gars qu'étaient dans un char ou un truc plus ou moins blindé. Les blindés irakiens c'était pas vraiment du solide face aux missiles des Apaches. Voilà comment ça se passe, un blindé irakien se planque dans une palmeraie ou dans un trou de sable et il attend notre arrivée pour nous lâcher quelques obus. Alors à vingt kilomètres de là, dans le ciel, comme le doigt de Dieu, il y a un hélicoptère Apache qui lâche son missile, un truc qui vole plus vite que la vitesse du son et qui fonce sur la palmeraie ou sur le trou dans le sable.

Les gars, ils n'entendent rien venir, sûrs, ils n'entendent rien du tout.

Alors ça fait un petit trou, un petit trou de rien du tout dans le blindage et ça explose droit dedans.

Baow !

Ça vaporise tout ce qu'il y a dedans.

Notre boulot, c'était de sécuriser ce qui avait été vaporisé.

Je me souviens, on avait une prof d'histoire, elle nous montrait des photos.

Vous vous souvenez de la photo, Hiroshima ou Nagasaki ?

Je ne sais plus !

La photo où on voit l'ombre d'un type sur un mur. Il a été fixé, comme une ombre, au moment de l'explosion, il a été saisi à ce moment-là. Lui, il n'existe plus, mais son ombre, elle, elle est restée. S'il avait été en train de boire du thé, on le verrait en train de boire du thé. S'il avait été en train de faire l'amour, on verrait une ombre qui fait l'amour.

Nous, on vérifiait que toutes les ombres étaient bien à leur place dans les blindés. Ces missiles, ça marchait tellement bien que même souvent, il n'y avait rien à nettoyer.

C'est drôle, je vous parle des ombres, mais en fait c'était plutôt rare. Le plus souvent, tout était tellement carbonisé à l'intérieur qu'il n'y avait même plus de la place pour les ombres.

Puis des fois, il y avait quand même du nettoyage à faire. Un type qui avait ouvert la tourelle, pour prendre l'air. Vaporisé en dessous et l'autre moitié de son corps projeté plus loin. Hébéte d'avoir été coupé en deux sans s'y attendre, avec les mains, les doigts plantés dans le sol, comme agrippé à la vie, comme un alpiniste qui sent sa prise se dérober sous lui. Alors on le remettait dans son char et on nettoyait avec une grenade incendiaire.

On suivait tranquillement la ligne de front, dans une espèce de No man's land, une bande paisible où rien ne peut se passer. C'était comme si on marchait derrière la ligne des flammes dans les feux de forêt, les choses commencent à être tièdes, mais les animaux ne sont pas encore revenus. Tout est calme et silencieux.

Il y avait de plus en plus de blindés vaporisés, alors on a pris du retard et on a commencé à voir des gens, des femmes surtout, qui se risquaient dehors. Elles sortaient de leurs trous pour regarder ce qui s'était passé. Et quand elles

comprenaient, elles faisaient comme l'arrière-grand-mère, elles hurlaient et déchiraient leurs habits noirs.

C'est curieux,

je pensais qu'ils seraient plus contents de nous voir.

On était là pour les libérer.

LA MOSQUÉE

On avait traversé le monde pour venir les libérer de Saddam. On avait risqué notre peau et ils hurlaient et se déchiraient les habits comme si nous avions été les Huns.

Je me rappelle de Mulan : Le dessin animé.

Mulan, elle, elle se bat contre les Huns !

Des fois, je me demande pourquoi nous avons fait tout ce chemin.

Quand ils avaient fini de déchirer tous leurs habits, soudain comme le vent tombe, brusquement, tout se calmait et ils commençaient de longues litanies. Des chants murmurés doucement et on voyait des hommes, des civils qui s'approchaient aussi, et des enfants, et des chiens.

On laissait faire, c'était comme si on avait compris qu'on ne risquait rien.

Un soir, on s'est arrêté à la bordure d'un village, on s'est arrêté dans l'ombre d'une mosquée. L'escargot de mer qui voulait parler à Dieu, je vous en ai déjà parlé.

On s'est arrêté et on était bien content du boulot qu'on avait fait. On savait que Saddam avait perdu. Que c'était une question de temps et que tous les salauds, les bourreaux de son gouvernement, Ali le Chimique et toutes les autres ordures du jeu de cartes, on allait les avoir et qu'ils devraient rendre justice. On pensait aux images des gazés d'Halabja ; vous les avez vues ces images, avec les petits corps gonflés, les enfants regroupés vers leurs mères, les petits corps traînant dans les rues comme cherchant de l'air.

De ça, ils devraient rendre compte.

On était content du boulot.

Dans la lumière du soir, j'ai regardé la mosquée et j'ai vu un homme qui montait lentement la spirale pour atteindre le sommet. C'était un point noir, mobile, s'avançant lentement sur la couleur dorée entre les taches orange, traversant les ombres de sable, et soudain faisant apparaître sa silhouette sur le découpé bleu du ciel. Régulièrement, il disparaissait pour réapparaître à nouveau. Arrivé en haut, il a entonné la prière du soir.

J'ai déjà parlé de la beauté. C'est un truc, on comprend pas.

C'est pas comme les petits bijoux dans les supermarchés, ça c'est joli tout de suite.

Mais là c'était plus.

C'était une tisane, comme du miel sur ces journées, sur les odeurs et le sable que l'on avale.

Ne vous y trompez pas !

J'allais pas croire en Allah !

Pourquoi j'aurai cru en un Dieu qui n'était pas le mien ?

Ce que je voyais, ce que j'entendais, c'était la voix pure et belle d'un homme au milieu du chaos. Peu m'importait de vivre ou de mourir, il y avait de la place pour la musique et sa tendresse.

Une mère, pour endormir ses enfants, chante la berceuse. Elle prend alors souvent la voix la plus grave, la plus profonde.

Une voix de cigarette et l'enfant doucement s'endort.

Je me sentais de plus en plus chaude, je veux dire, une sensation intérieure comme quand on se roule dans un duvet en prenant bien soin de ne pas laisser l'air entrer

par les trous, de garder la chaleur et le corps se réchauffe, et il y a une sensation de bien-être.

Je me suis endormie lors de la prière du soir.

LES CHIENS CHANTEURS

Les autres m'ont raconté que ça a été une nuit étrange, que le ciel était clair et parsemé d'étoiles. Les chiens se sont mis à chanter.

Ils m'ont dit que c'étaient les chiens chanteurs comme dans les légendes Cherokees. Les légendes qui racontent comment les esprits des morts sortent de terre et se marient aux arbres, font bruisser les feuilles et rejoignent le cercle des vivants. Les chiens chanteurs qui accompagnent, en jappant, en sautillant, le parcours de l'esprit, le guident jusque vers son arbre, et lui montrent sa nouvelle demeure.

Mais, avec tout ce désert, avec tout ces vapisés, avec ce si peu d'arbres dans ce pays, quelles demeures les chiens chanteurs peuvent-ils proposer aux morts ?

Peut-être qu'on avait aussi vapisé les esprits...

Les autres m'ont raconté, mais, quand je me suis réveillée, il n'y avait ni chien, ni étoile, juste une brume matinale et l'ordre de se remettre en route en effaçant, comme d'un coup d'éponge sur le tableau noir, la silhouette de la mosquée.

Nous avons rejoint un convoi et nous progressions en bordure des sables.

Il y a eu un empêchement, les véhicules se sont arrêtés, c'est là que le premier coup de feu a claqué faisant sauter le genou d'un lieutenant.

Il s'est effondré dans le fossé. Nous avons tous couru à l'abri, dans ce fossé, derrière les Humvees. On ne pouvait pas savoir d'où venaient exactement les coups de feu, mais chaque fois que quelqu'un se dévoilait, il était touché.

Un sergent qui avait de l'expérience a dit que c'était quatre gars, quatre il en était sûr, qui étaient planqués dans le sable, enfouis dans une dune, à moins de deux cents mètres.

J'avais peur et je me suis presque fait dessus. Il faut dire que la peur, ça vient pas tout de suite, d'abord on a les réflexes. On court et on se jette à l'abri, mais l'abri est si petit qu'on a l'impression que tout dépasse et va faire une belle cible.

Je pensais aux chiens chanteurs et je ne voulais pas qu'ils viennent chanter pour moi, alors je fermais mon sexe pour ne pas me pisser dessus. Je le fermais fort et ça m'a redonné un peu de calme.

On ne pouvait rien faire contre ces tireurs invisibles. On devait attendre qu'on nous envoie un char Abram.

Il est arrivé vers midi et on s'attendait à ce qu'il se mette en position pour tirer deux ou trois obus.

Vaporiser le sable et ce qu'il y avait dedans.

Mais, il n'en a rien fait.

Au lieu de cela, il s'est avancé délicatement.

Le pilote du char, il devait être très en colère à cause de nos gars touchés, et nous, quand on a compris comment il voulait faire, on s'est mis hurler avec une joie violente, un soulagement qui venait du ventre.

Nous sommes devenus une meute de chiens chanteurs.

Le char a fouillé le sable et les a débusqués un à un. Il y a eu un moment où chaque fois, l'homme tentait de se lever, de se redresser ou à genoux d'implorer la pitié. Mais le char l'avalait, le broyait et les hurlements de l'homme broyé vivant se noyait dans nos jappements rassasiés, dans notre immense clameur joyeuse.

Une clameur de vengeance assouvie.

Soudain, le calme est arrivé d'un coup.

On entendait le battement régulier du diesel.

Le char s'était immobilisé, un instant au milieu du sable, comme pour vérifier qu'il n'y avait pas d'autres proies.

Puis il est parti.

Beaucoup d'entre nous ont vomi.

C'était comme un soulagement.

Vomir c'est étrange. On se sent mieux après.

Là où les hommes avaient été broyés, c'était un peu comme là où on avait vomi.

Nous sommes arrivés à Bagdad.

Il avait fallu presser le pas car nos troupes avaient bousculé définitivement les gardes irakiennes. Celles-ci se débandaient dans une confusion totale et nous avons dû courir sur Bagdad parce qu'il y avait des émeutes. On était assez content parce qu'on croyait que les émeutes c'était comme on avait vu en Roumanie ou à Berlin quand le mur était tombé, comme on avait vu à la télé.

Alors on s'est fait beau, on a pris des airs sévères et on a bourré nos poches avec des chewing-gums à distribuer.

On était les libérateurs après tout !

On se racontait comment on serrerait les mains des passants, les mains de la foule et les enfants que l'on prendrait dans nos bras. Comment il faudrait se tenir pour bien poser lors des photographies et les gens qu'on ferait prisonniers pour les protéger du lynchage.

On saurait se montrer gentleman, magnanime, mais ferme.

On apportait la démocratie et la justice. C'est vrai qu'on était gonflé à bloc. Des vrais missionnaires aux mains blanches apportant savoir et bonheur à toutes ces mains cuivrées. C'est vrai qu'on était gonflé à bloc.

Il y avait un gars qui disait rien, un gars au fond du Humvee, qui ne se faisait pas beau, qui bourrait pas ses poches avec des chewing-gums et semblait attendre que la pluie tombe du ciel.

Pendant des jours, il n'avait rien dit, et là, alors qu'on arrivait aux portes de Bagdad, il a raconté comme ça, qu'avant c'était la Mésopotamie, qu'on y avait inventé l'écriture et bien d'autres trucs encore, que c'était le berceau de l'humanité. Il s'est tu, comme un peu soulagé d'avoir osé nous dire tout ça, comme s'il avait vidé son sac.

Dans le silence qui a suivi, une voix a dit que tout ça : on en avait rien à foutre.

J'en étais pas très sûre moi, je me rappelais la mosquée escargot et le chant dans la nuit.

On est entré dans Bagdad. On a vu les premières émeutes et on a compris que ce serait pas comme à Berlin où à Prague, ce serait pas du velours, c'étaient des émeutes qu'on ne comprenait pas. Les visages étaient fermés et les civils portaient des Kalachnikovs.

Nous, on avait constamment le doigt sur la gâchette et il y a eu des bavures, c'est normal, il y a eu des bavures tellement c'était le bordel.

On s'est approché d'un immense bâtiment, c'était un musée. C'était surtout devenu un souk où tout le monde se servait et brisait ce qui ne lui plaisait pas ou ce qu'il ne pouvait pas emporter. Ils se mettaient à deux pour transporter une statue de pierre, pousser une charrette avec des vases en or, d'autres avaient des parchemins plein les bras et on a cru que c'était ce musée qu'on devait protéger. Alors on s'est déployé rapidement, on a établi un cordon.

Le gars qui ne disait rien a eu un instant l'air un peu heureux, comme si tout d'un coup, il avait servi à quelque chose.

Puis avant que la foule se disperse un officier est arrivé pour nous ordonner de foncer au ministère du pétrole. Des gens, ailleurs, se saisissaient des meubles et des ordinateurs. C'était un vrai pillage, les équipements du ministère du Pétrole qui s'envolaient de toutes parts et il fallait arrêter tout ça.

On n'avait pas encore eu le temps de partir, de grimper dans les Humvees, que déjà la foule revenait, comme grossie d'une pluie d'orage. On a vu passer sous nos yeux, les collections du musée. C'était incroyable !

Heureusement, plus tard, on a pu sauver le ministère du Pétrole.

Le gars qui ne disait rien a encore dit moins de choses depuis ce jour.

Je crois qu'il est rentré au pays après une visite médicale.

Il a fait une sorte d'autisme, vous savez la maladie des enfants qui vivent dans un monde différent du nôtre et qui ne veulent plus nous parler.

Après, on s'est installé sur l'aéroport de Bagdad, une base avec tout ce qu'il faut et assez de barbelés pour être séparés de ces demi-fous. Il faut l'avoir vu, mais quand on a vu les Bagdadis de près, quand a vu comment ils nous regardent alors on sait que c'est des demi-fous.

C'est devenu : Bagdad la Routine.

Même la folie a une routine.

Un jour, ils avaient besoin de volontaires pour la prison d'Abou Ghraïb, pour préparer les prisonniers aux interrogatoires. Ils avaient besoin de gens qui avaient été formés en Arabie et qui connaissaient les techniques de préparation. J'ai fait un pas en avant et j'ai été intégrée à la nouvelle unité pour la prison.

J'ai fait la connaissance de Richard, le sergent Richard Fulton. On a dit beaucoup de choses sur lui et moi.

C'est vrai que je suis enceinte.

C'est vrai que je porte son enfant.

C'est vrai que j'ai couché avec lui, même que je savais qu'il était marié et qu'il avait deux petites filles, quatre et six ans, Kelly et Jessie.

C'est vrai que je savais tout ça, mais si je suis enceinte de lui c'est parce que nous nous aimons.

On a pas couché que pour le sexe.

C'est vrai qu'on a rigolé et qu'on l'a fait de toutes les façons.

C'est vrai que tout le monde l'a su, mais ce qui est plus vrai et ce que tout le monde doit savoir, c'est que je l'aime et que je porte notre enfant.

On a commencé le boulot par des officiers des gardes républicaines, des durs à cuirs qui se laissaient pas intimider par nos préparations. Alors un agent des renseignements est venu nous dire à quel point on faisait un boulot de merde, et que nos gars qui se faisaient trancher la gorge dans les rues de Bagdad devaient avoir honte d'être crevés pour des lopettes comme nous.

Il hurlait ce gars. Un gars, j'ai jamais su le nom. Il hurlait et c'est vrai qu'il n'a jamais dit comment on devait faire.

Que lui, il est resté blanc comme neige.

Que lui, on peut rien lui reprocher.

Il a gardé les mains blanches.

Alors, nous, on a inventé des trucs qu'on avait pas appris en Arabie.

Des trucs vieux comme le monde.

Je dis qu'on a inventé, mais d'autres, avant, ont dû avoir les mêmes idées.

Le sommier métallique et l'électricité.

Et surtout, humilier, humilier en trouvant la faiblesse.

La faiblesse d'un homme, c'est dans sa nudité qu'on la trouve.

Maintenant quand j'y repense, je dois dire que j'ai eu des doutes. C'est vrai, il faut me croire. Je me suis quand même posé des questions. Au début, c'est normal, on se pose des questions. Un gars, même si c'est un de ces salauds, un gars qui crie, qui implore, qui vous regarde comme si vous étiez sa mère, comme si vous aviez la tisane pour faire tomber la fièvre, comme si vous aviez le médicament pour relever l'enfant, le somnifère pour affronter la nuit, un gars comme ça, ça vous tire des larmes et vous savez que c'est pas du jeu, ces larmes-là.

Qu'il a vraiment mal.

Alors c'est vous qui craquez ou vous retournez la situation en votre faveur.

Vous redevenez maître.

Moi, je leur mettais, quand ils me regardaient comme ça, moi je leur mettais un coup de matraque dans les parties. Alors, après ils n'osaient pas me regarder avec ce regard suppliant.

Ils n'osaient plus me regarder.

Et c'est comme si j'étais dans un train qui a perdu ses freins.

Un train qui dévale une montagne et qui a perdu ses freins.

J'obtenais des bons résultats.

Après les séances, je me sentais mal. Vous savez, des fois, vous punissez un enfant, vous lui faites peur et il lâche de grosses larmes. Vous savez que vous avez eu raison de le gronder, mais, ces grosses larmes, ça vous brise le cœur et même si vous le montrez pas, à l'intérieur, ça vous fait un cœur gros comme ça, ouais, gros comme ça.

Vous retenez tout ce que vous pouvez, mais, après ça doit sortir, ça doit se vider et les instructeurs, ils nous ont dit que c'était normal.

Qu'il fallait se vider, même si ce qu'on avait fait, c'était juste.

Il fallait le vider.

Je vomissais dans la cuvette, je m'enfermais et je vomissais dans la cuvette.

Je ne sais pas, peut-être une demi-heure, peut-être plus et après il fallait que je lave tout ce vide, et après, encore que je le remplisse. Fulton me retrouvait sous la douche et je remplissais ce vide avec du sexe et de l'alcool.

À s'estourbir comme un lapin avant d'arracher la peau.

À s'estourbir tellement fort que l'on se croit heureux, Fulton et moi, entre la violence et la tendresse.

Vous pensez peut-être que je ne me suis pas posée de questions.

C'est pas vrai !

Des questions, je m'en suis posée tout pleins, mais j'avais pas de réponse, j'avais pas le temps de trouver des réponses entre les douches, Fulton et les séances.

La mosquée escargot avec son chemin en spirale, vous vous rappelez ?

C'était comme si je roulais en bas, depuis le haut.

Je roulais sans pouvoir me retenir.

Vous n'avez jamais eu de plaisir, vous, à faire du mal ?

Et encore, vous, vous êtes restés au pays, sans risque et sans gars déchiquetés sous vos yeux. Mais au fond de vous je sais qu'il y a la vengeance et que si pouviez les atomiser tous, tous sans exception, vous le feriez, vous le feriez, j'en suis sûre...

Alors moi, perdue, j'ai fait ce que vous me murmuriez dans vos rêves.

J'ai entendu vos rêves, les rêves de tout un pays.

Les rêves tuent aussi sûrement que la mort aux rats.

Je suis une fille de ce rêve américain, le mauvais rêve...

Le mauvais rêve...

Quelle merde, mon avocat va me tuer, c'est nul de vous accuser.

J'ai repensé à la photo de l'arrière-grand-père, le nègre en érection, le violeur de blanche. La photo qui dormait dans le tiroir, sous le linge. Et je l'ai raconté à Fulton. C'est là qu'on a eu l'idée de faire aussi nos photos pour les ramener au pays, les ramener comme des trophées.

Si nous n'avions pas fait ces photos, jamais je ne me serais retrouvée ici.

Jamais on ne m'aurait appelé la femme qui tenait un homme en laisse.

Rien de tout cela n'aurait existé.

Je serais comme le pilote de l'Apache, une fille bien, qui a fait son devoir.
Lui, le pilote, le vaporisateur, il n'aura pas de procès.
Il vaporise ; c'est tout !
Le général dirige.
Le président ordonne.
Moi, je tiens un homme nu en laisse.
Quelle merde...
Je soupçonne maintenant ce que je dois savoir de la guerre : la honte.
Une honte à s'enterrer vivante.

Elle part, puis s'arrête une seconde à la limite de la coulisse. Elle regarde le public.

Je ne connais pas la vraie vie de Lynndie England...
C'est une fiction...

Elle sort.